

cachée et elle haïssait la Cour qui étouffait en son mari les aspirations hautes.

Le vieux comte d'Arundel se courrouçait contre Philip en entendant citer les prodigalités auxquelles se livrait son petit-fils, non seulement pour la Reine, mais pour des femmes de peu qu'il comblait de bijoux; il s'indignait de lui voir compromettre son patrimoine et s'endetter jusqu'à être aux abois. Ann, alors, attristée d'entendre condamner son mari, cherchait quelque espoir de retour dans les qualités généreuses qui se manifestaient au milieu de ses folies.

Bien sûr, Philip ne songeait point à elle ni à aucun devoir de famille, lorsqu'il partait en chevauchée pour gagner Hampton-Court ou quelque domaine plus lointain, afin d'y chasser le héron ou la bête à poil auprès de la Reine! Mais il n'oubliait point la misère, si fréquemment côtoyée sur les routes, et l'un de ses serviteurs avait toujours charge de dispenser, en cours de randonnée, de larges aumônes.

Certes, tout n'était point d'or dans les pensées du jeune noble sortant de l'Hôtel d'Howard en galante compagnie, mais il ne se fâchait pas de se voir barrer le passage par des quémandeurs, attirés par sa réputation au porche de la maison; et si quelque pauvre hère se tenait à l'écart, honteux de demander ou repoussé par les autres, il le distinguait et allait vers lui.

Ann savait tout cela, car elle prêtait plus volontiers l'oreille aux récits des vrais amis de Philip qu'aux racontars des bavards et des malveillants; et, rapprochant ces élans de bonté des récits qu'elle lisait parfois de la vie des saints, elle songeait que Philip, s'il était meilleur croyant, renierait ses fautes et lui reviendrait. Une ou deux tentatives de rapprochement, cependant, l'avaient laissée plus meurtrie et plus désolée que jamais, du vivant de l'aïeul.

Lisant, méditant et s'occupant des pauvres, elle réveillait en

# LA VENGEANCE D'UNE REINE

## FIT UN ROI

Soufflant en dix-neuf épisodes, un vent d'aventure, surprenante, instructive, édifiante peut-être, nous plonge dans l'Angleterre du seizième siècle, sous le règne d'Elizabeth première (1533-1558-1603).

Une cour brillante, un orgueil démesuré, la passion des intrigues et les intrigues de la passion, la haine de la romanité, une ambition omniprésente: Elizabeth eut un règne de tourbillon, de grandeur, de rancune; un règne qui fit germer à l'envi la « semence de chrétiens » et qui a révélé des héros à jamais célèbres.

L'aventure se déroule en marge de ce tourbillon. En marge? Voire...

## CHAPITRE V

### ANN ET LES PAPISTES

Au temps de son exil, Ann avait eu bien du temps pour méditer. Sa pensée, naturellement élevée, n'avait cessé de se développer dans la ligne catholique. La vie écartée qu'elle menait lui donnait, pour réfléchir, les loisirs dont ne disposait guère le joyeux Philip, trop bon compagnon, trop brillant courtisan, parmi les fastes et les galanteries de la Cour.

Tantôt à Nonsuch, l'étonnant palais italien aux murs décorés de personnages et aux tours coiffées de minarets que le vieux comte d'Arundel avait mis à sa disposition à Londres, avec sa splendide bibliothèque et ses tableaux de prix; tantôt au Palais d'Arundel, si vaste qu'on avait pu y loger certain jour une ambassade entière sans déranger les habitants de la maison; parfois, sans doute, au Château d'Arundel, accolé à son demi-cercle de collines à soixante milles au sud de Londres et regardant vers la mer, combien de fois avait-elle pleuré, la petite comtesse de Surrey, rejetée par celui qu'elle aimait?... Car elle ne pouvait s'empêcher d'aimer l'ingrat et de lui trouver des excuses: le mariage contracté trop jeune, les tentations, l'influence autoritaire de la Reine. D'ailleurs, quelle sujette oserait s'offenser d'avoir la Reine pour rivale?

À la souffrance et à la solitude, Ann se résignait. Mais sa pure conscience, mais l'idéal dont brûlait son âme religieuse se révoltaient contre la vie menée par Philip: elle aurait voulu que l'homme dont elle portait le nom fût aussi digne qu'il était beau et bien doué. Le vif regard qui inspectait déjà le fiancé de treize ans avait su discerner dans le jeune homme les qualités réelles masquées par une déconcertante légèreté. Ce qui, dans les yeux de Philip, mettait toujours un peu de rêve n'avait pas échappé à la compréhension de sa femme. Ann devinait chez lui une valeur

Adaptation de l'ouvrage d'ÈVE BAUDOUIN paru en 1935 sous le titre

*Dans les cachots de la Tour de Londres*

dans la collection « La grande aventure » aux éditions Bloud-et-Gay.

grandes questions qui expliquent la destinée de l'homme. Après avoir perdu sa grand'mère, Lady Mounteagle, elle a pu résister à l'emprise protestante, grâce surtout à l'appui de Lord Henry Howard, oncle de Philip, rentré de bonne heure dans la religion catholique. Elle n'ose aller plus loin, ni préciser ses sympathies religieuses, dans la dépendance où elle se trouve de son mari – ce mari qui va jusqu'à refuser de la reconnaître pour sa femme. Mais elle reste rebelle au protestantisme, de toute la fermeté d'un caractère qui fera ses preuves.

Le 24 février 1580 s'est éteint Henri Fitzalan, douzième comte d'Arundel, et Lady Ann s'est trouvée sans protection ni gîte. Alors, très digne et très simple, elle est venue trouver Philip.

— Vous êtes mon époux, par la volonté de votre père et devant Dieu. Je suis seule. Me refuserez-vous abri ?

Philip est égoïste et léger. Trop de succès dans sa prime jeunesse lui ont tourné la tête sous ses bérets de velours à plume hardie. Mais il a le cœur bon. Ainsi s'indignait-il un jour devant un gentilhomme qui malmenait un gueux :

« Nous sommes tous de même nature ! faits de la même pâte, jouissant du même air ; c'est pourquoi ceux qui sont d'une meilleure condition ou d'un rang plus élevé ne doivent pas mépriser les autres, encore moins les insulter, mais plutôt les secourir et leur donner quelque joie ! »

Devant l'abandon où se trouvait celle dont il avait la charge, il rougit, brusquement rappelé à ses responsabilités et sentit monter en lui une grande honte à la pensée que pour payer les dettes dues à ses prodigalités, il avait vendu non seulement ses propres terres mais des domaines appartenant à sa femme.

— Vous êtes ici chez vous, Lady Ann.

Depuis ce retour, un peu d'ombre restait dans sa pensée, sous l'éblouissement des titres reconquis, des honneurs accumulés et des folles distractions de la Cour.

## CHAPITRE I

### PHILIP, FILLEUL DE ROI

1557. Le règne de Mary Tudor, fille légitime d'Henri VIII, s'approchait de la fin. La restauration du catholicisme en Angleterre, entreprise pour effacer le règne schismatique du père de la Reine et le règne hérétique d'Édouard VI son demi-frère, échouera : bientôt la demi-sœur de Mary Tudor, Elizabeth, montera sur le trône ; par le sang et l'intrigue, elle ancrera définitivement (?) le royaume d'Angleterre dans la séparation d'avec l'Église romaine.

Mais pour l'instant, en ce jour d'été, le luxueux quartier de Londres construit à l'ouest de la ville, non loin de l'abbaye de Westminster, s'animait d'un mouvement inusité.

La population de Londres ne se répandait guère, à moins d'événements piquant sa curiosité, dans les voies quasi réservées du Strand ou de Whitehall, proches du vieux monument de Charing Cross : ce n'était point quartier d'échoppes ni de marché que ce faubourg aux longues constructions, dont les toits, émergeant au-dessus d'interminables murailles, détachaient leurs cheminées monumentales parmi les frondaisons des jardins descendant jusqu'à la Tamise.

Mais que, des poternes encadrées de communs jaillissent à grand fracas quelque carrosse branlant de tous ses ornements, et, des bords du fleuve ou des rues rejoignant le centre de la ville, accouraient les badauds, voire les rôdeurs, ces « sans-mâitre » si nombreux à l'époque et toujours au guet de l'aumône à quérir ou du mauvais coup à commettre.

Attirés ce jour-là, comme les mouches autour du gâteau de miel, par l'aspect inhabituel d'une cour large ouverte sur le Strand, les curieux recueillaient alentour les commentaires des valets

groupés aux porches des nobles maisons d'York et de Worcester. Le personnel du Palais d'Essex, le plus proche de la fameuse cour, était particulièrement entouré, en dépit des mépris, quolibets et bourrades qu'il ne ménageait point aux passants assez osés pour s'aventurer entre les vantaux écartés.

— Je vois ! Je vois tout ce qui se passe derrière les murs de l'Hôtel de Bath ! cria un gamin, perché sur la clôture du chemin de Milford, le long de la propriété. Je vois des carrosses à dorures, tout prêts à sortir dans le Strand, et des chevaux habillés comme des seigneurs, en vérité !

— La vérité c'est que je vais te tirer en bas par les jambes. Descends, roquet !

À cette réplique, un valet d'Essex au poil roux ajouta, tourné vers l'intendant dont la panse tendait les vêtements sombres :

— Ils en sont encore à l'Hôtel de Bath, les stupides !

— Eh garçon ! comment cette plèbe saurait-elle que la vieille demeure des évêques de Bath appartient aujourd'hui aux très nobles comtes d'Arundel, dont le descendant vient de faire son entrée en ce monde ? Cette populace ne peut être instruite ainsi que les gens de haute maison des choses de la noblesse.

— Est-ce donc une naissance, questionna un déchargeur de la Tamise, qui cause à l'Hôtel de Bath... je dis au Palais d'Arundel, tout ce branle-bas ?

— C'est un baptême, mon garçon. Un baptême comme jamais n'en recevra ton clampin de fils si, par un tour du diable, ta femme te donne un rejeton à ta ressemblance.

L'homme ne se fâcha point, résigné à subir, pour être renseigné, l'habituelle insolence des laquais de maison. Il grogna seulement : « Un baptême, c'est toujours un baptême. »

L'intendant ventru le foudroya.

et son visage se colore lorsque Philip entre en action.

Où donc se cache Lady Ann, comtesse d'Arundel, pendant que son époux éblouit la Cour de son luxe ? Nul ne la vit, depuis des années, dans l'antichambre de la Reine.

Lorsque s'illumine de torches et de chandelles le grand hall de Whitehall dont le sol se jonche pour les fêtes de fleurs et d'herbes odoriférantes, les dames se groupent autour de l'estrade de la Reine ou sur les plus proches gradins disposés le long des murs. C'est aux yeux des spectateurs un ruissellement de dentelles d'or et d'argent sur les toilettes princières. Les jolis visages semblent posés sur les fraises énormes, les éventails s'agitent au bout de leur manche d'ivoire d'un demi-mètre de long.

Parmi toutes ces dames de haute classe, glorieuses de leur beauté et du titre de leurs maris, où donc se place Lady Ann ? La comtesse Ann n'est pas à la Cour. Elizabeth n'aime point que ses favoris soient mariés. À ceux-ci de faire disparaître leurs femmes. L'épouse de Dudley est morte mystérieusement et, sans doute à tort, la rumeur a rendu ce veuf responsable de son meurtre. Philip s'est contenté d'exiler la sienne.

Point de fêtes somptueuses pour la fille de Lord Dacre, épousée sans amour. Point de présents ni d'attentions : ceux-ci reviennent à la bien-aimée Elizabeth. Point de tendresse surtout pour la jeune femme, mais un dédain complet de son intelligence, de son cœur, de son existence même. Pour que sa vue ne rappelle pas à la Reine cet hymen déplorable, Philip, encore comte de Surrey, a envoyé sa femme à la campagne. Délaisée, douloureuse, Ann a trouvé refuge chez le grand-père de Philip, le vieux comte d'Arundel, qui a accueilli comme sa propre enfant cette petite Nan', victime des calculs d'intérêt.

Ce pourrait être pourtant une précieuse compagne que cette fine créature, instruite, habile à soigner les malades, soucieuse des

De fait, Elizabeth mène de front les effusions au fils de France et les faveurs à Philip. Voulant éviter l'accumulation des biens en une seule main, elle avait brouillé celui-ci avec son grand-père, qui est mort le déshéritant en février 1580. Mais que Philip présente une demande pour prendre sa place au Parlement avec le titre que portait son aïeul, Premier Pair à la Chambre des Lords, et cette demande est incontinent acceptée. Dès lors, le nom de Philip, comte d'Arundel, va précéder dans le protocole celui de tous les autres comtes et venir aussitôt après ceux des officiers de la maison royale. En avril 1580, Philip participe aux délibérations de la Commission pour la prorogation du Parlement. En mai, il prend les armes des Fitzalan. En 1581, enfin, et c'est là le couronnement de son ascension, il obtient l'acte de restitution de ses droits.

Alençon est absorbé par les querelles des Pays-Bas dont il soutient les insurgés. Dudley, comte de Leicester, échappant à la frivolité déréglée qui fit peser sur lui d'odieus soupçons, devient homme grave et puritain. Philip, comte d'Arundel, ne craint guère de rivalité à la Cour.

Le tournoi du printemps lui fournit d'ailleurs l'occasion de triompher aux yeux de la Reine. Celle-ci ne peut s'empêcher de s'émouvoir en le voyant si fièrement pénétrer dans la lice. Droit sur son cheval au caparaçon luxueusement brodé, il ne rappelle guère, sous son armure gravée, la *Grenouille* française. Plusieurs gentilshommes de sa maison et quatre de ses pages l'encadrent à cheval. Vingt cavaliers le suivent, vêtus de velours rouge doublé de satin jaune, la dentelle d'or courant sur leurs vêtements vénitiens ; leurs coiffures rouge et or s'empanachent de plumes jaunes ; de soie jaune sont leurs chausses. Six sonneurs de trompe et trente et un soldats précèdent le comte, portant les mêmes couleurs.

Elizabeth préside le cartel et trône dans une forteresse de la Beauté édifiée pour la circonstance. À chaque passe, son œil brûle

— Homme imbécile ! Entendis-tu parler souvent d'un baptême présidé par la Reine et d'un baptisé dont le parrain n'est autre qu'un Roi ?

— En vérité ! s'exclamèrent des laquais, moins informés que le sieur intendant.

— Ouvrez les yeux et sachez observer, fit celui-ci dans sa condescendance. Est-ce en la chapelle de la Maison d'Arundel, dont le clocheton vous apparaît au fond des cours, que va recevoir le baptême le jeune Philip, futur comte de Surrey, fils du duc de Norfolk et de dame Mary Fitzalan, héritière des comtes d'Arundel ?

— En quelle chapelle ou église sera-ce donc ? questionna le rouquin d'Essex, pendant que les badauds écarquillaient les yeux devant tant de noms et de titres portant sur une tête d'enfant.

— Ce sera, mes amis, des mains de l'archevêque d'York en personne, en la chapelle royale de Whitehall !

Les laquais bèèrent d'admiration. Parmi les manants, des bérets se soulevèrent.

— Whitehall, résidence de nos souverains !

— Whitehall, annexé à Westminster par notre Roi Henri VIII, de haute mémoire, qui s'en empara aux dépens de l'évêque Wolsey, ricana l'intendant. Cours donc, l'homme, cours de toute la vitesse de tes jambes, si tu veux voir, à respectueuse distance, le cortège pénétrer en la chapelle de la Reine Mary : car voici que sort du porche d'Arundel le carrosse du duc de Norfolk.

Les curieux, en effet, qui s'étaient glissés à l'entrée de la cour pour contempler le palais à grand toit, refluaient dans le Strand sous la rude poussée des valets faisant place au cortège et celui-ci, tournant brusquement sur la gauche, piquait, entre le double rang des riches propriétés, vers la résidence royale de Whitehall.

Baptisé en la chapelle royale ! Philip, voici pour vous un glorieux début d'existence ! Vous n'en avez pas conscience,

étroitement serré dans les atours qui triplent la longueur de votre corps de bébé, mais le noble lord votre Père sent toute la valeur et toutes les promesses de ce privilège.

C'est vraiment, pour le quatrième duc de Norfolk, Thomas troisième, l'apogée du succès que cet honneur fait à son fils Philip. Tout jeune encore – il n'a que 21 ans – le duc Thomas se sait grandi de la haute lignée qu'il a derrière lui. N'est-il pas de sang royal, descendant de Thomas de Brotherton, fils d'Édouard I<sup>er</sup> ? Et son grand-père ne fut-il pas, avant la naissance d'Édouard VI, prétendant éventuel à la couronne ? Mais, il faut bien le dire, la maison des Norfolk a connu dans ses membres, tous politiciens et soldats de marque, de dures fluctuations dans les faveurs du trône.

Debout devant les fonts d'or de Whitehall, autour desquels se groupe maintenant le cortège, Thomas évoque quelques souvenirs du passé : les services rendus à la couronne d'Angleterre par l'homme d'État Thomas I<sup>er</sup>, deuxième duc de Norfolk ; la restauration de Thomas II dans ses biens, grâce à l'avènement de la Reine Mary, après la passagère disgrâce qui avait jeté ce troisième duc de Norfolk dans les geôles de la Tour de Londres. Avec plus d'émotion, il songe au sort tragique de son propre père, le brillant Henry Howard, comte de Surrey, mort trop tôt pour porter le titre de duc puisque son père lui survécut.

Henry, comte de Surrey, « le plus follement glorieux des enfants d'Angleterre » comme on le nomma en son temps ! Henry, courageux soldat, plusieurs fois ambassadeur, conspirateur un brin comme tous les Norfolk avant lui, brillant cavalier, gentilhomme querelleur et poète charmant... Henry, maréchal d'armée, qui s'amusait, en ses heures de loisir, à casser nuitamment à coups de sarbacane les fenêtres des maisons et des églises... Henry, fameux par ses traductions de Pétrarque et de Virgile et ses « Songes et Sonnets », comme par ses prouesses aux tournois... Henry qui, pour ne point perdre la faveur d'Henri VIII, dut assister,

Reine n'est point pudibonde : l'ambassadeur en galanterie lui plaît énormément. Elle le loge dans ses propres appartements, lui fait des confidences, envoie, sur sa demande, son portrait à François. Celui-ci, de vingt-deux ans plus jeune qu'Elizabeth, prend feu en le recevant :

« Je garde votre belle peinture, qui ne se séparera de moi que par la fin de mes os, écrit-il. C'est où je fais mes oraisons et passe la plupart du temps en adoration des divinités qui y sont... »

Bien mieux : il saute en bateau, débarque en Angleterre, arrive à toute bride. C'est un très petit homme au nez fendu, risible à voir auprès de la Reine, mais il sait se rendre charmant. Elizabeth le trouve délicieux et, lui décochant le sobriquet que les Anglais donnent encore aux Français de nos jours, sous prétexte qu'ils mangent des batraciens en brochette :

— Vous êtes, lui dit-elle, ma petite Grenouille !

Elle le choie, elle l'embrasse, elle veut l'épouser.

Son Conseil, chargé de rédiger le contrat de mariage, n'est point satisfait : bien que sympathique aux huguenots de France, le duc d'Alençon est catholique et tenu en méfiance par les réformés anglais. Philip Howard voit aussi avec quelque inquiétude ce curieux rival. Il se prête cependant à l'accueil aux Français que réclame la Reine et se fait l'hôte magnifique des étrangers.

Aussi bien, qui croit tenir la Reine la sent glisser entre ses doigts : deux fois le duc François revient en Angleterre et est reçu à Richmond et à Whitehall. Elizabeth lui témoigne la tendresse la plus démonstrative, l'embrasse en public, affirme à l'ambassadeur Castelnau que le fils de Catherine sera son époux... Rien de moins sûr, pourtant, que ce mariage...

— Ces Français sont de gais compagnons !

Les fameux projets pourraient bien se réduire à cette petite phrase.

Holstein, rendit fou le comte écossais d'Arren, encouragea, pour bientôt le repousser, Sir Pickering, montra de curieuses faveurs à Robert Dudley, comte de Leicester.

Elizabeth, dans ces projets, ne dit jamais oui, ne dit jamais non. Longtemps elle a balancé entre Philippe, Roi d'Espagne, et un simple seigneur anglais, car elle est sincèrement, profondément anglaise et redoute l'intrusion de l'étranger. Sa vie sentimentale est d'ailleurs un mystère. On en chuchote à la Cour, mais très bas :

— Dudley, le beau « Bohémien » au teint sombre... a-t-il vraiment conquis le cœur de la Reine ?

— Vous n'y songez point ! Dudley, un fils du peuple...

— De sang noble par sa mère, mes amis ! La Reine le comble d'argent et il lui est passionnément attaché.

— Attaché jusqu'au crime...

— Chut !

— Sa femme, la malheureuse, fut trouvée morte au bas d'un escalier...

— Chut !

— Pour conquérir la Reine, il est capable de tout.

— Croyez-moi, la Reine ne sera conquise par personne. L'homme qui maîtrisera Elizabeth Tudor n'est pas né.

En vérité, il fallait l'impudence d'un grand gamin pour tenter pareille conquête. Elizabeth ne cacha pas son faible pour le brillant Philip. Elle aimait ses vives réparties, son étonnante mémoire toujours au service de sa Reine, ses attentions, sa conversation si « douce » disent les contemporains. Sans vergogne, elle afficha son faible pour le comte de Surrey et traita le joli noble en favori.

Un trouble-fête survient en 1579, en la personne du Français Simier, envoyé par François d'Alençon, quatrième fils de Catherine de Médicis, pour décider la Reine au mariage.

Simier est bel esprit et fort galant non sans mauvais goût. La

impassible, à l'exécution de la cinquième femme du Roi, sa propre cousine Catherine Howard...

Mêlé aux intrigues de cour, redouté à cause de ses titres mêmes, Henry, poursuivi de cabales, fut finalement accusé d'avoir voulu évincer Édouard VI, encore enfant, de la succession au trône d'Henri VIII. Conduit à la Tour, il fut décapité sur le sinistre échafaud de la Haute-Colline.

Heures angoissantes pour la fortune des Norfolk. De nobles têtes tombaient alors comme feuilles d'automne sur le billot de la Tour. Heures troubles, où la disgrâce était l'ombre inséparable de la faveur, dans l'inquiète atmosphère de la Cour d'Angleterre. Les intrigues pour le succès personnel se mêlaient étrangement aux luttes héroïques pour la défense des croyances religieuses – de ces croyances souvent imprécises, les bases de la doctrine anglicane étant encore mal établies.

Le bras ferme et l'habile politique de Mary Tudor sont parvenus à retenir les turbulences. Bien qu'élevé dans la religion nouvelle par la tante qui a pris soin de sa jeunesse, Thomas III s'est prudemment conformé aux usages catholiques pour se faire bien voir de cette Reine farouche. Avec sécurité, il lève les yeux et la regarde.

Car elle est devant lui, bienveillante sous l'emprisonnement de sa coiffe triangulaire dont le voile semble toujours de deuil. Aux côtés de Philippe II, Roi d'Espagne, elle préside au baptême de l'héritier des Norfolk et des Arundel.

À droite et à gauche de l'enfantelet vers lequel se penche Nicolas Heath, archevêque d'York et chancelier d'Angleterre, la marraine et le parrain prononcent les paroles qui, devant Dieu, les font les seconds parents du nouveau-né : la marraine, Lady Elizabeth, duchesse de Norfolk, grand'mère du baptisé ; le parrain, Philippe II, Roi d'Espagne, époux de la Reine Mary.

Est-ce l'éclat des fonts d'or, réflecteurs des petites flammes des cierges, ou le chatolement des bijoux portés par les princes ? Devant les yeux de Thomas III dansent en de folles envolées, dans un papillotement de gloire, des figures de rêve : les fées des contes jolis qu'appelaient toujours les baptêmes du temps jadis. Chacune à son tour, glissant sur ses voiles, survole un instant le nouveau-né et sa voix susurre, dans un tintement de clochette, une prédiction qui couvre le son des paroles sacramentelles prononcées par le prêtre.

— Philip Howard, futur duc de Norfolk, ton nom s'inscrira au premier rang des plus nobles, précédant ceux des vieilles familles d'Angleterre.

— Philip Howard, descendant des Arundel et des Norfolk, tu seras riche et l'un des plus puissants héritiers sur le sol anglais.

— Philip Howard, petit-fils de poètes, d'hommes d'État et de maréchaux, tes dons seront multiples et tu brilleras par ta valeur.

— Philip Howard, bébé au doux visage qu'éclairent déjà des yeux câlins, tu seras beau, tu raviras les grandes dames... qui sait ?... peut-être jusqu'aux reines !

— Philip Howard, filleul de Roi, tu vas éblouir le monde, une merveilleuse destinée t'attend !...

Les fées ont passé. L'étincellement tombe peu à peu et il faut à Thomas quelques instants pour retrouver une claire vision des choses. Une ombre légère, vague comme une nuée, s'interpose entré son regard encore troublé et la menue figure de son fils haut tenu au-dessus des fonts ; transition de la lumière féerique à la pénombre de la chapelle ; brouillard qui fuit vers la profondeur des voûtes. Avant de disparaître pourtant – et le duc en ressent quelque angoisse – l'impalpable vision se penche un instant sur l'enfant, fugace comme une caresse de l'air, et son baiser de mélancolie semble plus doux encore que celui des fées prometteuses de succès.

Charterhouse. En son château de Kenninghall, dans le Norfolk, il la reçoit en 1578 de la façon la plus fastueuse : ce sont fabuleux repas, tournois d'éloquence selon le goût de l'époque, divertissements d'une ingéniosité sans nom, auxquels se prêtent les splendeurs de ce domaine qu'a rendu fameux le séjour de Mary Tudor, réfugiée un temps dans le comté.

Les cadeaux sont de prix : qu'importe ? Philip est riche. Les fêtes engloutissent des sommes énormes ? Il en est quitte pour vendre quelques terres. Pour porter les vêtements somptueux et entretenir l'équipage qui conviennent au train de la Cour, il n'hésite pas à s'endetter. La règle est de se divertir et la loi de plaire à la Reine.

Grave à ses heures avec Lord Burleigh, Elizabeth raffole cependant du plaisir et de la galanterie. La politique n'est pas absente de ses caprices, mais il est bien difficile pour qui l'approche de discerner la dose de faveur, voire de tendresse, et celle de calcul qui dirigent ses préférences.

Très vite ç'a été un duel de séduction, et presque une capitulation réciproque entre elle et Philip. Un charme étrange a toujours émané de cette Tudor aux cheveux rouges. Lors de sa captivité, sous le règne de Mary, elle a fait déjà tomber à ses pieds le grand-père de Philip, comte d'Arundel, dépêché par la Reine pour lui faire subir un interrogatoire rigoureux, et l'enquêteur l'a bel et bien suppliée de l'épouser.

Philippe II d'Espagne, qui s'était toujours intéressé à Elizabeth, lui fit la même proposition après la mort de sa sœur, lors de son accession au trône ; et ce furent ensuite les multiples projets de mariage à répercussion diplomatique avec Éric, fils de Gustave Wasa ; avec Charles, fils de l'empereur Ferdinand ; et successivement avec les trois fils de Catherine de Médicis : Charles IX, Henri d'Anjou, François d'Alençon... Tout en prêtant l'oreille aux propositions, la Reine aimait le duc de

## CHAPITRE IV

### LE FAVORI DE LA REINE

C'était, pour un jeune homme, un milieu bien séduisant que la cour de la Reine Elizabeth vers la vingtième année du règne, et Philip possédait tout ce qu'il fallait pour y briller.

Elizabeth avait le goût du luxe, des réceptions et des spectacles. Aux grandes dates du calendrier – Saint-Étienne et Saint-Jean, les Saints-Innocents et l'Épiphanie, Chandeleur et Jours Gras – des fêtes grandioses s'organisaient au Palais; des représentations étaient montées, qui ne coûtaient pas moins de mille deux cents à mille quatre cents livres chacune. L'Office des *Revels* (du vieux mot français qui veut dire «réjouissance») entreprenait des travaux considérables pour l'organisation des fugitives séances... au risque d'attendre fort longtemps, une fois les chandelles éteintes, la signature de la Reine pour le règlement des gages et des fournitures dus aux officiers, aux ouvriers et aux fabricants.

Philip eut tôt fait de s'adapter à cette vie joyeuse et de gagner les courtisans qui, le voyant insouciant et léger, ne redoutaient pas encore son ambition. Seule, l'extrême faveur de la Reine à son égard lui valait quelque jalousie. Très vite, le fils de Thomas a plu à la souveraine. Il est empressé, galant, et cela n'est pas pour déplaire à Elizabeth. Il n'a rien de puritain – et, si elle harcèle les catholiques, elle déteste les puritains sans oser les persécuter. Il est riche et prodigue: la Reine aime qu'on dépense fastueusement pour elle.

Personne ne sait, comme Philip, choisir les cadeaux de Nouvel-An que les nobles ont coutume d'offrir à leur Reine, et celle-ci se pare volontiers des bijoux qu'il lui présente. Pour sa souveraine, le jeune courtisan organise en son hôtel des réceptions splendides, sans souci de troubler les ombres monastiques du vieux

— Philip Howard, petit baptisé, tu seras...

Thomas III n'a pas entendu la promesse de l'ombre; il est déjà courbé de toute sa taille pour baiser la main qui lui tend sa protectrice, maîtresse à cette heure de destinées anglaises: la Reine Mary.

## CHAPITRE II

### L'ORPHELIN

Mary Fitzalan, petite maman de seize ans, ne devait pas connaître la brillante carrière de son fils. Deux mois à peine après la naissance de Philip, dont la vie a pris la sienne, la duchesse de Norfolk rendit le dernier soupir.

Un somptueux cortège conduisit la dépouille de la jeune femme à Saint-Clement's Dane, son église paroissiale, et les nobles assistants s'en vinrent exprimer leur sympathie au veuf de vingt et un ans, le duc de Norfolk, et au père de Mary, le comte d'Arundel.

Leur pitié n'est que de surface. Quel bon courtisan plaindrait vraiment des favoris de l'heure aussi bien vus de la Reine que ce beau-père et ce gendre ?

Henry Fitzalan, comte d'Arundel, est né, comme depuis son petit-fils, sous une fameuse étoile et c'est le Roi Henri VIII lui-même qui l'a tenu sur les fonts baptismaux. Lord chambellan sous Henri VIII et sous son successeur Édouard VI, disgracié un temps – qui ne le fut ? – il a soutenu la cause de Mary Tudor, sœur d'Édouard, et concouru à son accession au trône : aussi la souveraine régnante le comble-t-elle de ses faveurs.

Le duc de Norfolk a bénéficié de son côté des sympathies que la Reine Mary portait à son grand-père, Thomas II ; il a assisté en bonne place au couronnement de l'héritière des Tudor et s'est vu nommer premier gentilhomme de la Chambre de Philippe II d'Espagne.

Les courtisans respectent et jaloussent à la fois ces représentants de deux nobles maisons d'Angleterre. Ils les servent et n'attendent qu'une occasion de les desservir... Mais l'heure est aux

vaillamment aux instances des aumôniers de Norfolk désireux de lui faire sa première communion protestante, il est, lui, demeuré dans les croyances paternelles.

Mais la religion non plus que les souvenirs n'est pour lui à l'ordre du jour. Ce qui importe, c'est de progresser à la Cour ; c'est d'y prendre, de gré ou de force, le rang qui revient de droit à un Norfolk, et que la condamnation de Thomas a compromis.

Rentrer dans les titres et le patrimoine complet de sa famille, oui, cela est digne d'un Norfolk. Mais une autre ambition mord déjà au cœur le jeune Philip, sans qu'il sache encore l'analyser. Un désir mal défini l'a saisi au passage de la souveraine, désir fait d'attirance, de dévouement et de révolte : lui, l'adolescent indomptable qui a fait plier les coutumes de Cambridge, s'est senti dominé par la Reine et, en bon anglais, il l'accepte ; mais le sera-t-il aussi par la femme ? Son orgueil d'homme et de noble, sa confiance en soi l'incitent à conquérir ; il se soucie peu d'Ann Dacre, son épouse, connue trop enfant. Pour qu'une femme vaille d'être recherchée par un Norfolk, il la faut de race bien rare...

Plus mûr, Philip, rentré un peu en vaincu à la Cour d'où partit l'ordre d'exécution de son père, n'oserait lever les yeux vers sa souveraine. N'est-il pas déchu dans ses droits de noblesse, depuis la tache imprimée au blason par la mort infamante de Thomas ? Et, n'était le vieux crédit des Arundel, ascendants de sa mère, serait-il seulement admis à la Cour ?

Mais Philip est jeune et se sait beau. Les adolescents ont parfois des instincts de femme coquette : celui-ci sent confusément le pouvoir que dégage son charme de dix-huit ans ; il le joint aux droits qu'il considère comme siens, malgré la disgrâce passagère de sa famille ; et les deux convictions se fondent dans un projet encore imprécis : gagner la complaisance d'Elizabeth... Dans ce Philip de dix-huit ans s'annonce le favori de la Reine.

punie d'emprisonnement à vie. L'assistance aux offices de la religion réformée était obligatoire.

La charmante Reine de vingt-cinq ans s'affirmait avec une vigueur inattendue. L'origine de ces premières mesures ne pouvait être en effet attribuée à Lord Burleigh qui, successivement secrétaire de Jane Grey et de Mary Tudor avant d'être attaché à Elizabeth, s'était paisiblement adapté aux croyances de chaque règne.

Ces sévérités ont été renforcées par le Parlement de 1563, lorsqu'a été remanié le *Livre de la Prière Commune*, devenu un véritable Code de l'Église réformée d'Angleterre. Des peines nouvelles menacent depuis lors tout acte de prosélytisme, toute conversion, toute hospitalité accordée à un prêtre ; le prétexte à ces nouvelles persécutions a été tout trouvé dans la Bulle d'excommunication lancée par saint Pie V contre la Reine hérétique. L'assistance à la messe coûte une amende de cent marks, unité monétaire de l'époque, et l'on paye encore amende si l'on n'assiste pas au prêche de l'Église officielle ! Les pauvres ne pouvant expier par ce procédé, sont fouettés en place publique et subissent des peines variées : brûlures au fer rouge, oreilles tranchées, pilori...

La peine de mort fut même prévue pour tout refus renouvelé de serment à l'*Acte de Suprématie* : mais ici Elizabeth entrevit tant de résistances à punir, tant de sang à faire couler, qu'elle recula devant l'application. Elle envoya à tous les évêques réformés nantis de pouvoirs une lettre confidentielle leur disant de ne pas demander deux fois le serment.

Disons-le franchement : de cet état de choses, le gai Philip n'a pas grand souci, pendant qu'il salue très bas la souveraine. La pitié n'est guère d'époque. Aussi bien le jeune seigneur a-t-il été élevé dans la religion nouvelle, sur le vœu même de son père mourant, et tandis que la petite Ann Dacre, son épouse, résistait

condoléances et celles-ci ne manquent point. Le sort du frère orphelin de deux mois fait même couler quelques larmes.

Les maisons de marque sont, heureusement, toujours pourvues de servantes dévouées et une vieille gouvernante très sûre va prendre soin de l'enfant. Philip grandira sans ressentir le regret d'une mère qu'il n'a pas connue. Thomas, duc de Norfolk, laissera s'éteindre le souvenir de sa jeune épouse et, un an après l'avoir perdue, convolera de nouveau : union assez brève encore mais qui, avant de le laisser veuf pour la seconde fois, lui aura donné plusieurs enfants.

Philip devient un garçonnet, fort considéré de par son droit d'aînesse, très aimé du reste pour son bon cœur par sa sœur Margaret, ses frères Thomas et William. Il est joli comme un prince, ce Philip au clair visage ! Ses yeux immenses brillent d'espièglerie et d'ardeur dans l'ovale des joues pleines qu'affine un menton allongé. De stature élancée, il est bon coureur et joueur habile. Un brin capricieux dans ses études, il fait néanmoins montre d'une intelligence ouverte et manifeste du goût pour les belles-lettres. C'est que sa mère était-elle fort cultivée, ainsi que nombre de dames de l'époque.

Cinq ans de ménage et Thomas de Norfolk a perdu sa seconde épouse. Va-t-il demeurer, cette fois, veuf inconsolable ? Eh ! il n'est pas d'âge encore, ce beau duc, à porter de sombres atours et à s'enfermer dans une vie sévère. Amour ou ambition – car il commence à devenir calculateur – Thomas épouse au bout de quelques années la veuve de Lord Dacre, mère de quatre enfants dont le duc se fera confier la garde lorsqu'il se trouvera veuf encore une fois... Cette troisième passe matrimoniale du duc de Norfolk va orienter l'avenir de Philip.

Du jeu savant des alliances dépend la place qu'occupe en Angleterre chaque famille noble. Comme les souverains d'Europe s'assurent des ententes avec l'étranger en épousant des filles de

rois, les seigneurs anglais annexent des provinces à leurs terres par leur mariage avec des héritières bien choisies. Thomas est préoccupé de maintenir son rang et de réparer les brèches que ses goûts brillants font à la fortune familiale.

Le sort, il faut le dire, sert ses projets. Lord Dacre, le jeune fils de sa troisième épouse, l'héritier de l'opulente maison des Dacre du Nord, exécutant un jour des exercices de voltige sur un cheval de bois à cet usage, tombe si rudement que mort s'ensuit... De ce fait, ses sœurs sont installées dans les droits à la succession de leur père. Thomas décide de marier ses trois fils aux trois descendantes des Dacre et, dans cette entreprise, de ne point perdre de temps.

Philip a douze ans quand son père le fiance à la petite Ann, un peu plus jeune que lui. Il n'en a pas treize lorsqu'est signé leur contrat de mariage !

L'imagination se plaît à évoquer la cérémonie de ce mariage en miniature : dignes et appliqués, sous le costume du temps des Médicis qui habille en dames les petites filles et en seigneurs les jeunes garçons, le couple enfantin échange ses promesses. Philip est déjà grand et de fière mine. Ann, encore un peu gauche, cache difficilement, sous les paupières qu'elle voudrait tenir baissées, un regard vif, examinant sous le jour nouveau du mari l'habituel compagnon de jeux, jusqu'alors considéré comme un frère.

Ann est flattée. Philip est moins content, bien qu'on l'ait consulté pour la forme. Cette fillette mince, au visage irrégulier dans sa finesse, ne lui plaît guère comme épouse. Il est à l'âge où les garçons méprisent un peu les filles. L'idée de s'engager par promesse à Ann Dacre fait monter en lui une vague hostilité contre la mignonne mariée... Mais, basta ! un mariage à treize ans ne contraint pas à grand'chose. Philip repart à ses jeux et ne garde pas rancune à sa petite femme en robe de brocart.

retint l'enfant auprès d'elle par des caresses dont le sens était lourd.

Les initiatives de la Reine en matière religieuse allaient bientôt souligner ce geste et en montrer toute la portée.

Dès janvier 1559, elle obtint du Parlement les *Actes de Suprématie* et d'*Uniformité*. Le premier, poussant son pouvoir en matière religieuse beaucoup plus loin que n'avait atteint celui d'Henri VIII, la désignait comme « Gouvernante suprême au spirituel comme au temporel » ; le second établissait en Angleterre la liturgie d'Édouard VI, d'après le *Livre de la Prière Commune*, livre qui sera d'ailleurs remanié, quelques années plus tard, en vue d'y atténuer les éléments inspirés de Calvin et de Zwingle.

L'Église d'Angleterre est devenue institution nationale et les catholiques sont considérés comme parti d'opposition.

Sur simple arrêt du Conseil privé, nombre de prêtres et d'évêques ont été jetés en prison. Elizabeth, nous l'avons vu et le verrons encore, n'aimait pas à verser le sang : elle se contentait d'aider à mourir. Sans bruit, sans scandale propice à provoquer le peuple à la révolte, les incarcérés s'éteignaient dans leurs geôles, minés par le froid, la faim et l'infection de ces lieux malsains.

Des sanctions, en effet, étaient prévues pour soutenir l'application des Actes. Quiconque favorisait l'autorité d'une puissance étrangère (entendez ici : « de Rome ») était condamné à la perte de tous ses biens ; la récidive entraînait l'incarcération ou le bannissement ; à la troisième fois, la peine de haute trahison, qui comportait une mort infamante et atroce, était prononcée. D'autre part, les ministres du Culte qui ne se conformaient pas au rituel imposé par l'*Acte d'Uniformité* étaient privés, à leur premier écart, d'une année de revenus de leurs bénéfices et condamnés à six mois de détention ; à la deuxième fois, ils perdaient leurs charges et faisaient un an de prison ; la troisième incartade était

sans aller jusqu'à l'adoption des doctrines de Luther ou de Calvin. Édouard VI a laissé pénétrer dans son royaume les hérésies des réformateurs d'Allemagne et de Suisse. Le *Livre de la Prière Commune*, base de la religion anglicane, a été imposé en 1552. À l'avènement de Mary Tudor, plus de huit mille religieux et religieuses ayant été dispersés et plus de six cents couvents fermés par Henri VIII, une réaction s'est produite et la Reine n'a pas hésité à reprendre des biens ecclésiastiques à leurs nouveaux possesseurs. À sa mort, l'Abbaye bénédictine de Westminster était rétablie, quelques couvents avaient repris vie, et le clergé séculier comptait environ huit mille cinq cents prêtres.

Sous promesse de maintenir la religion catholique, Elizabeth est montée sur le trône, reine de vingt-cinq ans dont les sujets escomptaient une ère de joie. De ses croyances on ne savait pas grand'chose. Était-elle restée protestante de cœur, sous la rude autorité de sa sœur Mary l'obligeant à aller à la Messe ?

Elle n'afficha pas d'abord ses convictions, ni surtout ne montra de violence. Prudente, elle gardait dans son Conseil privé quelques notoires personnalités catholiques – mais elle traitait ses affaires hors de ce Conseil, en des réunions plus restreintes.

Quelques indices avaient jeté l'inquiétude parmi les catholiques le jour de son couronnement. Confiant en ses promesses de maintenir le royaume dans la foi romaine, l'évêque de Carlisle l'attendait à l'église pour consacrer son avènement et elle traversait la ville splendidement décorée de guirlandes, de draperies, d'échafaudages fleuris. L'arc de triomphe des métiers, entre autres portes monumentales, se dressait pour un jour sur son passage ; comme la nouvelle Reine s'engageait sous sa voûte, un enfant blond en descendit, joli, ému, costumé à ravir ; il représentait « la Vérité ». Or cette « Vérité » tenait dans la Bible de langue anglaise, adoptée par les réformés, que le petit messenger remit en s'agenouillant à la souveraine. Celle-ci, visiblement charmée,

Les trois frères mènent grand tapage dans le vieux monastère de Charterhouse, acheté en 1565 par le duc de Norfolk qui en a fait sa résidence de Londres. Philip est riche en initiatives ; Tom le contredit souvent, car c'est un entêté gaillard ; Will, toujours prêt à entreprendre et à rire, est un joyeux compagnon. Megg, leur petite sœur, et Bess, la sœur d'Ann, ne sont encore que des bébés : pourtant on parle déjà du futur mariage de William avec cette Bessie à peine sortie des langes ! La troisième des Dacre est morte trop tôt pour que prenne corps le projet la fiançant au jeune Tom.

Si le duc de Norfolk s'amuse volontiers de l'exubérance des jeunes gens, une sévère silhouette surgit de temps à autre au bout des corridors, calmant le bruit, les luttes et les cris par sa seule apparition. Lady Mounteagle, aux vêtements sombres, a quitté sa demeure à la mort de sa fille Lady Dacre, pour venir à Charterhouse – devenu le Palais des Norfolk – veiller sur l'éducation de ses petits-enfants. Déjà, elle s'était chargée d'Ann, sa petite Nan', avant le second mariage de Lady Dacre. Aïeule dévouée, d'une grande vigueur de caractère, elle mène sa tâche à bride tendue. Ses petites-filles – ni son gendre lui-même – ne doivent broncher devant elle. De sa noble main, elle corrige vertement les enfants s'ils lui désobéissent et, de ses fermes réponses, elle réduit le duc au silence quand il la contrarie.

De cœur très bon d'ailleurs, et catholique fervente, Lady Mounteagle élève ses petites-filles dans la foi et leur inspire un très profond amour de Dieu. Elle s'inquiète en voyant les fillettes transplantées de sa calme et pieuse maison, dans la mondaine demeure du duc Thomas III, revenu, à la mort de Mary Tudor, aux convictions protestantes acquises dans son enfance.

Nan' surtout, unie au brillant Philip, que ses yeux d'enfant contemplent avec admiration, semble bien menacée dans ses croyances et l'aïeule emploie toute son énergie à lui fixer au cœur les convictions catholiques.

Un duel de ténacité courtoise déroule ses passes entre Norfolk, qui voudrait élever ses belles-filles dans la religion réformée, et la grand'mère qui n'entend point de cette oreille. Tant que vivra Lady Mounteagle, le duc sera tenu en respect : de fait, sa résistance ne se manifeste plus guère depuis que la vieille dame lui a opposé tout rondement sa volonté. Il ne voudrait pas non plus contrister la gentille Ann, qu'il aime beaucoup. Baste ! Le temps arrangera les choses : l'aïeule ne vivra pas toujours et Philip prendra de l'empire sur sa femme...

Et puis, d'autres soucis vont accaparer le duc. Thomas, à la mort de Mary Tudor, a conservé les faveurs de la nouvelle Reine, Elizabeth. Ses dissentiments avec Dudley, comte de Leicester, grand ami et prétendant de la Reine, ont fondu sous la volonté de celle-ci et Leicester lui-même encourage Thomas dans l'audacieux projet d'épouser, en quatrièmes noces, Marie Stuart, veuve de François II, Roi de France, et que réclame comme Reine la noblesse d'Écosse.

Pourquoi pas ? Thomas, non seulement est de bonne souche, mais se sait de fière figure. Ce sera, par ailleurs, un bon appui pour la Reine malheureuse, que cette poigne de noble anglais dans la force de l'âge et dans l'épanouissement du succès. Elle a grand besoin d'aide dans sa détresse, la triste Marie ! Pour toujours, et malgré les comédies qui ont pu suivre, elle s'est aliéné Elizabeth quand, apprenant que le pape ne reconnaissait pas les droits de celle-ci à la couronne, elle a pris de loin le titre et les armes de Reine d'Angleterre, comme petite-nièce du Roi Henri VIII par sa grand'mère. Sans doute, elle a renoncé dans la suite à cette ambition, car, une fois revenue en Écosse, elle a été débordée par l'agitation du pays ; mais Elizabeth n'a rien oublié. Marie, après des drames mystérieux, a été chassée par les Lords du Conseil d'Écosse et a cherché asile en Angleterre : l'asile, par la ruse d'un traité, a pris forme de prison, au château de Bolton.

protestantisme, et elle l'inonde du sang de nombreux martyrs romains.

Elle tombe gravement malade, est autorisée à rentrer dans son domaine de Hatfield et se réconcilie avec Mary. Philippe II encourage la Reine à la désigner pour son héritière ; il le regrettera amèrement et en portera la honte toute sa vie. Le 15 janvier 1559, Mary étant morte deux mois auparavant, Elizabeth rejette fougueusement les vêtements de nonne qu'elle avait toujours portés et, dans un appareil somptueux, se fait couronner Reine d'Angleterre.

De tous ses yeux, Philip Howard contemple la souveraine qui, depuis dix-sept années qu'elle règne, a donné une puissante impulsion à la prospérité de son pays. Elizabeth sait gouverner et choisir les hommes de son gouvernement. Cette femme d'apparence fantasque, qui joue depuis son avènement avec les prétendants à sa main et ne se décide jamais, est immuablement fidèle dans sa politique à l'homme d'État dont elle a distingué la valeur : Lord Cecil Burleigh, de qui le discernement et la patience obstinée complètent les aptitudes de la souveraine.

Unis dans une même politique, la Reine et son Premier Secrétaire d'État font face à l'Espagne dont le Roi caresse toujours l'idée d'un débarquement en Angleterre, mènent des intrigues en Écosse où Philippe II soutient les partisans de Marie Stuart ; entretiennent les discordes religieuses en France ; soutiennent aux Pays-Bas les révoltes de Guillaume le Taciturne, *stadt-holder* de Hollande, de Zélande et d'Utrecht, contre Philippe II et les ducs de Parme.

Pour le malheur des catholiques, Elizabeth apporte plus de ténacité dans la substitution de la religion réformée à l'ancienne croyance du peuple anglais qu'au service de la prospérité anglaise.

Henri VIII s'était érigé législateur unique en matière religieuse,

l'Église. Lui qui refusait tout rapport avec les réformateurs du continent s'est révolté contre l'autorité religieuse opposée à son caprice. En 1535, la Bulle du Pape excommuniant le Roi a condamné à jamais cette union échafaudée sur un divorce. Le caprice évanoui et la nouvelle Reine disgraciée, le Parlement, pour complaire à Henri, a déclaré nul ce mariage avec Ann Boleyn. Elizabeth a grandi sous l'opprobre porté à l'illégitimité.

Élevée cependant avec soin – mais loin d'un père qui ne voulait plus la voir – par sa grand'tante maternelle, puis par la sixième et dernière femme d'Henri, Catherine Parr, qui la traitait comme sa fille, Elizabeth a reçu une forte instruction. Elle a pu, grâce aux interventions d'Anne de Clèves, quatrième épouse du Roi, rentrer dans ses privilèges.

Son existence romanesque a commencé de bonne heure et ç'a été dans sa vie l'occasion d'un nouveau drame : les attentions de Thomas Seymour, oncle d'Édouard VI et époux de Catherine Parr après la mort du Roi Henri, ont troublé l'adolescente et éveillé autour d'elle des suspicions. Condamnée à rester prisonnière chez elle, Elizabeth a appris, aube sanglante de ses amours, que Seymour avait reçu la mort des mains du bourreau.

Plusieurs fois exilée et rappelée à la Cour, la jeune fille a vu passer les règnes d'Édouard VI et de Mary Tudor, sa sœur aînée. Puritaine, elle a subi l'obligation d'assister aux offices catholiques, Mary étant sur le trône. Soupçonnée de complicité avec les protestants, lors de la rébellion provoquée par le mariage de Mary Tudor avec Philippe d'Espagne, elle a été jetée à la Tour de Londres où, enfermée dans la tour de la Cloche, elle a pu contempler dans la terreur le champ où sa mère avait été exécutée. Mary allait-elle ordonner le supplice de la fille d'Ann Boleyn ?

Le destin d'Elizabeth n'était pas de périr sur la Haute-Colline, mais de travailler à la grandeur politique de l'Angleterre ; mais elle souille et détourne cette grandeur en l'établissant dans le

Marie Stuart a trois titres à la haine d'Elizabeth : elle peut prétendre au trône d'Angleterre comme petite-nièce authentique du Roi Henri VIII ; elle est fervente catholique, alors qu'Elizabeth est de religion réformée, et elle rallie ceux qui restent fidèles à la foi romaine ; enfin, elle est belle, d'une beauté exquise contre laquelle ne peuvent rivaliser les attraits de la souveraine.

Aussi, Norfolk doit-il mener prudemment la réalisation de son plan. Il risque fort qu'Elizabeth en prenne ombrage. Le projet, cependant, semble s'affirmer, Marie Stuart elle-même ayant donné son consentement. Bien plus, il ouvre des voies inespérées et qui peuvent acheminer Thomas vers cette apothéose : être l'époux d'une Reine d'Angleterre ! Le Conseil d'Elizabeth vient en effet de se prononcer en faveur de l'accession de Marie Stuart au trône d'Angleterre, en cas de mort d'Elizabeth, pour peu que la veuve de François II ait épousé un noble anglais.

Le triomphe des Norfolk devient insolent. Une telle prospérité ne va-t-elle pas attirer la revanche de la vie, monture fantasque qui ne se laisse dompter un temps que pour rejeter d'une ruade son cavalier ? Thomas a voulu monter trop haut : les intrigues de cour se déchaînent. On informe le duc qu'Elizabeth est courroucée et que sa colère va s'abattre sur le courtisan coupable d'avoir cherché le succès en dehors de sa propre faveur. Des visages souriants se durcissent sur le passage de Thomas ; des amis le fuient ; d'autres l'abordent avec mystère pour lui conseiller ce que d'abord il se refuse à entendre :

— Fuyez, très cher, l'orage est sur votre tête...

— D'autres orages, ma famille est sortie triomphante et ma puissance est grande en Angleterre !

— Fuyez, duc Thomas : il n'est point de puissance qui tienne devant le courroux de la Reine.

— La Reine saurait-elle abattre son courroux sur celui qu'elle combla de bienfaits ?

— Fuyez, duc de Norfolk, si vous ne voulez avoir le sort d'un autre, qui connut aussi les honneurs avant la disgrâce : le beau poète comte de Surrey, votre propre père !

Qu'ils soient bienveillants ou mal intentionnés, les mauvais bruits qui circulent à la Cour sont toujours de sérieux augure. Norfolk se décide brusquement à mettre quelque distance entre sa souveraine et lui. Tentative déjà vaine. Le duc de Norfolk est suivi par les émissaires de la Reine, constitué prisonnier et bientôt conduit à la Tour de Londres, vieux palais des rois d'Angleterre, mais aussi prison d'État. Il ne recouvre la liberté qu'après avoir fait sa soumission à Elizabeth et s'être engagé à ne point épouser la Reine d'Écosse.

La soumission se fait sans élan. Thomas reste meurtri par cette disgrâce éphémère et son dévouement à la Couronne semble fléchir. Par légèreté ou complaisance, il glisse vers la vie de complots dont auparavant il repoussait les attrait. Il a été, suivant la tradition des Norfolk, soldat et politicien ; il devient un peu conspirateur et se compromet avec Rudolphi, qui prépare une invasion de l'Angleterre par les Espagnols, en vue d'opérer une pression sur Elizabeth, de lui faire reconnaître Marie comme future héritière et d'obtenir la liberté du culte pour les catholiques. Un étourdi secrétaire du duc engage chez un prêteur une bague dont le chaton contient un message chiffré et voici son maître compromis.

Le 15 janvier 1570, le duc de Norfolk, Thomas troisième, est accusé de haute trahison et condamné à mort. Il a trente-quatre ans.

Orgueil, ambition, légèreté, esprit de cour... Le duc de Norfolk avait les défauts de la noblesse du temps, mais aussi ses fières qualités : dignité, respect de la lignée, courage dans l'adversité, foi sincère. Dans le cachot où il attendait l'heure de l'exécution, le condamné fit belle figure. Il médita, se repentit des

la distinction des lignes de la tête et la splendeur du front que les cheveux d'un ton vif auréolent sans en rien cacher.

Ce peut être une capricieuse, une rouée, une cruelle : c'est une Reine.

Philip la dévore des yeux et tant de grandeur la lui fait trouver admirable. Lui qui ne prend guère les femmes au sérieux est impressionné par cette puissance à la fois royale et féminine. Un désir le subjugue de servir cette Reine, d'attirer son attention, de gagner ses bonnes grâces. Le parfum d'une liqueur, trop capiteuse pour sa jeunesse, l'a grisé quand Elizabeth est entrée.

Elle marche sans lenteur, les hanches élargies par le vertugadin de brocart qui ondule à chaque pas sur la jupe à godets, et ses bijoux sont si nombreux qu'elle évoque un vivant coussin de procession porteur de décorations et de bijoux. De sa coiffure Médicis qui pointe au milieu du front, tombent sur ses cheveux les rivières de perles ; des oreilles, dont le lobe soudé dénonce un cruel atavisme, ballottent les boucles immenses ; la poitrine haut relevée par le corselet supporte un collier fait de plaques ciselées et émaillées ; une chaîne à triple rang part de son col de dentelle dressé en éventail derrière la nuque et retombe bas sur le corsage.

On dirait qu'Elizabeth veut, sous le luxe, faire disparaître ses défauts physiques. Peut-être aussi cherche-t-elle à submerger sous cet éclat le passé de misère, les heures d'angoisses, les équivoques, les douleurs et les hontes de sa première jeunesse. À son origine, une tare. Elizabeth est née d'Ann Boleyn – Ann la belle, la charmeuse qui supplanta Catherine d'Aragon, femme légitime d'Henri VIII et dont l'union avec le Roi fut condamnée ; Ann qui, pour satisfaire son ambition ou sa passion, engagea le souverain sur la pente de l'adultère officiel et du reniement religieux.

Pour épouser cette Ann au fin visage, dont il devait, peu après, ordonner la mort, Henri a répudié son épouse et a rompu avec

fréquenté avec lui les logiciens, appris le grec, le latin, le français et l'italien, en harmonie avec la culture du siècle. Il était entré ensuite au collège de Cambridge, en compagnie de ses frères Thomas et William, de quatre et six ans ses cadets.

Ces deux années de collège l'ayant sorti de son milieu et séparé de sa chère sœur Margaret, le jeune noble s'était lié avec d'assez mauvais garçons à l'âge où bien souvent l'homme, sans en avoir conscience, oriente sa destinée. Dissipé avec l'ardeur qu'il mettait en toute chose, il avait, haut la main, conquis son grade de maître ès arts — non par mérite mais parce qu'on l'avait dispensé des épreuves régulières. Sûr de son prestige, il arrivait à la Cour assoiffé de succès et de plaisirs.

— La Reine !

Si bien installé qu'il fût dans sa noblesse et sa prestance, Philip eut un petit frisson d'émoi lorsque apparut dans le grand hall sa souveraine. Il connaissait l'histoire de cette vie : le passé dramatique d'Elizabeth, son accession triomphale au trône, ses puissantes qualités de chef, ses terribles actes d'autorité. Il frissonnait devant une telle force comme devant une menace. Pourtant, il ignorait encore bien des traits de cette Reine — un homme par la volonté — et notamment qu'elle était femme parmi les femmes...

Femme, son goût de la parure, son luxe de bijoux en témoignent ! Mais rien dans son expression ne le décèle en l'instant où elle s'avance à travers les courtisans inclinés. Elle incarne la souveraineté. Est-elle laide ? Oui, par certains traits : le nez durement busqué, l'ovale trop aigu du visage, la saillie des pommettes et cette apparence, laissée à sa peau par la petite vérole, d'avoir été passée au petit plomb.

Est-elle belle ? Oui encore, par la noblesse de la démarche que n'alourdit pas l'ulcère inguérissable de la jambe ; par l'intensité du regard que dardent les yeux longs ; par la blancheur du teint ; par

fautes de sa vie, songea à ses enfants. Le sort surtout de Philip, son fils aîné, le mettait dans l'angoisse. La vengeance d'Elizabeth ne poursuivrait-elle pas le duc dans sa descendance ?

— Mon fils ! Mon beau Philip, héritier des Norfolk, des Arundel et des Dacre du Nord ! Ne trouvera-t-on pas moyen de détruire la situation que je lui ai faite ? Le contrat qui l'unit à Ann Dacre peut être invalidé en raison du jeune âge auquel il l'a signé...

De sa prison, le duc de Norfolk envoie l'ordre de célébrer une seconde fois le mariage, le premier contrat risquant d'être annulé. Philip a maintenant quatorze ans et moins que jamais il se soucie de la petite Ann. Mais l'ordre d'un père est alors sans réplique : la chaîne qui unit les deux jeunes gens se scelle pour toujours.

Des mois s'écoulent. Philip écrit à Lord Cecil Burleigh, Premier Secrétaire d'État, pour lui demander d'adoucir la colère de la Reine contre son père. Inutile supplique. Elizabeth, sans doute, n'aime pas à verser le sang : elle laisserait bien le prisonnier s'étioler lentement dans sa geôle ; mais le Conseil du Trône veut en finir avec lui. En février 1571, le duc de Norfolk., comme jadis son père Henry, est décapité sur l'échafaud de la Haute-Colline, aux abords de la Tour de Londres. Ses dernières paroles sont pour proclamer devant le peuple son innocence.

Le jour même de sa mort, le condamné a adressé à ses enfants un dernier message, lettre d'adieu écrite sur un feuillet de sa bible, à la suite du Livre de Job :

« J'écris surtout à ton intention (Philip) pour que, par le saint exemple de Job, tu apprennes à être patient dans l'adversité... » Que le fils aîné veille sur ses frères, sa sœur et sa belle-sœur ; qu'il aime sa femme et fasse pour elle de son mieux ; tout jeune qu'il est, qu'il devienne un homme et se comporte toujours en « gentleman » sous la haute direction de Lord Burleigh, auquel son père le confie... Surtout, que Philip serve et craigne Dieu par-dessus toutes choses. À Nan', sa « bien chérie », le duc commet le

soin de la petite Megg à qui il recommande d'être bien sage. Bess épousera Will si ce dernier a quelque penchant pour elle, comme le, souhaite le condamné.

Norfolk recommande longuement à ses enfants la piété dans la religion qu'il croit être la vraie, et termine en datant sa lettre : « Le 11 février, ce qui, dans 4 heures, pourrait être écrit avec mon sang chaud versé... »

### CHAPITRE III

#### ELIZABETH, REINE D'ANGLETERRE

La faveur des Cours souffle sur les destinées ainsi que le vent sur les moulins, tantôt du Nord tantôt du Sud, vers l'Orient un jour et le lendemain vers l'Occident.

Thomas, duc de Norfolk, était mort comme traître à la couronne en 1571. En 1576, son fils Philip fit brillamment son entrée à la Cour d'Elizabeth, Reine d'Angleterre.

Très grand, élégant d'allure sous son pourpoint à broderies métalliques, le visage s'allongeant dans la fraise à la mode, il portait beau, ce Philip, héritier de toute la désinvolture des Norfolk. Le front intelligent, la moustache légère sous le nez un peu long, il conservait sous des sourcils bien arqués les yeux câlins de son enfance : des yeux qui rêvaient toujours un peu, tandis que toujours souriait la fossette accusée du menton. Et cette opposition résumait tout Philip, être de contrastes, comme chaque homme sous la voûte du ciel, mais de contrastes poussés à l'extrême.

Viveur et délicat, rieur et pensif, ambitieux et doux aux humbles, égoïste jusqu'à la cruauté et généreux jusqu'aux folies : tel arrivait à la Cour ce jeune noble, singulièrement préparé à jouir, à faire souffrir et à souffrir lui-même.

Avait-il, en franchissant le seuil de la résidence royale, oublié déjà la mort de son père ? Non sans doute, car il y avait de la profondeur dans son âme. Mais c'est justement au plus profond de cette âme que se logeait le souvenir : et tant de choses, en cinq ans, avaient passé par-dessus !

Confié du vivant de son père à un remarquable précepteur, de tendance catholique, Gregory Martin, depuis gradué d'Oxford, Philip, comte de Surrey, avait poursuivi ses études avec Laughton,